

Culture musulmane en Égypte (Suite)

Conférence à domicile

Pour enrichir votre documentation de voyage, qui plus est si vous ne pouvez vous rendre aux conférences Arts et Vie.

Suite de la passionnante étude entamée dans le dernier numéro à votre intention par Christian Lochon, – spécialiste s'il en est du monde oriental. Après "Les Faits" inscrits dans la chronologie de la période musulmane, "Les Lieux" où s'épanouirent Le Caire médiéval et ses chefs-d'œuvre, voici les échanges si étroits qui forgèrent les rapprochements de l'histoire franco-égyptienne et les aspects de la culture musulmane nationale ; Un volet plongeant au vif de l'Égypte d'aujourd'hui sous le triple éclairage de l'Islam populaire, libéral, politique. L'on découvre à travers une somme de connaissances extrêmement fines de ce pays, l'aspect si festif de l'Islam égyptien, l'esprit d'ouverture de l'Égypte, tout ce qui a fait d'elle une nation singulièrement à l'avant-garde du monde arabe, en particulier au regard des droits de la femme, sous les ères Nasser-Sadate... Autant d'élans qu'une minorité politico-religieuse, récupératrice de misère sociale, voudrait annihiler pour mieux régner au nom d'un Islam dans lequel l'écrasante majorité de la population ne se reconnaît pas... Ce contre quoi luttent les intellectuels égyptiens et une pléiade d'artistes... Asma el Bakry, Tawfiq Saleh, Youssef Chahine (actuellement sur nos affiches)... Autre réalité que nos émerveillements de voyageurs face à l'Égypte pharaonique, l'ambiance ineffable (et nous vous citons...) de nos croisières sur le Nil et les marques d'amitié déployées par les Égyptiens, nous feraient si facilement oublier.

Par Christian Lochon,
Directeur honoraire des Études et de la Recherche
au Centre des Hautes Études
sur l'Afrique et l'Asie Modernes.

Deuxième partie France-Égypte : les rapprochements de l'histoire

La France aura été, au moins depuis les Fatimides, en relations commerciales avec l'Égypte, lui empruntant d'ailleurs ses productions artistiques et ses produits agricoles. Lorsque les Ottomans s'emparèrent de ce pays, ils y introduisirent l'application des traités des Capitulations dont un texte proche avait d'ailleurs été négocié avec l'État mamelouk. L'expédition de Bonaparte entraînera des échanges renouvelés au niveau des personnes puisque des étudiants égyptiens se formeront en France tout au long du XIX^e siècle, et que les coopérants français, officiers demi-solde de l'Empire, saint-simoniens, ingénieurs et médecins, viendront servir en Égypte. Le percement du canal de Suez, le lobby pro-égyptien du colonel Marchand de soutien aux jeunes nationalistes, l'influence de la littérature française sur la littérature égyptienne contemporaine, constitueront autant de terreaux favorables au renforcement d'une culture commune. En fêtant le bi-centenaire de l'expédition française de Bonaparte, Égyptiens et Français ont voulu montrer qu'ils n'oubliaient rien de ces relations cordiales. Quelques exemples suffiront pour le rappeler.

1. Avant l'expédition de Bonaparte

On a vu dans la première partie de cet article combien les objets d'art fatimides étaient appréciés en France. Au début du XIV^e siècle, les Marseillais avaient ouvert un *fondouq* (caravansérail) à Alexandrie. Jacques Cœur, entre 1442 et 1451, ami du sultan mamelouk Gaqmaq, se rendit en Égypte comme en Syrie et importa le velours d'Alexandrie et le taffetas du Caire. Lorsqu'il tomba en disgrâce en 1453, son neveu Jean de Village continua les échanges. En 1498, un consulat fut ouvert à Alexandrie. En sus des épices de l'Inde, du sucre de canne, un produit « miraculeux » était recherché par tous les apothicaires et les sorciers d'Europe, la « momie », débitée en petits morceaux, à avaler comme élixir

d'éternité. En 1507, un accord est signé entre le consul de Peretz et le sultan Kansouh Ghouri sur les échanges commerciaux franco-égyptiens ; on en reprendra les termes pour les premières « Capitulations » de 1536 avec l'Empire Ottoman. En 1547, Pierre Belon du Mans, herboriste, accompagne l'ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte, M. de Fumet ; la traversée Constantinople-Alexandrie leur prend 15 jours. Belon raconte son voyage ; il a vu à Matariya (emplacement d'Héliopolis) l'arbre de la Vierge dont on tire le baume ; cet arbre serait mort de vieillesse en 1656. Il remarque aussi que les Égyptiennes « hululent » comme les vendeuses de lait itinérantes des rues de Paris. Après avoir côtoyé beaucoup de dangers, Belon rentrera sain et sauf à Paris pour être assassiné au bois de Boulogne...

On recherche aussi les manuscrits coptes des couvents de Wadi Natroun et de Haute-Égypte, grecs à Sainte-Catherine, islamiques à El Azhar, où le chercheur d'Orvalle découvrira en 1747, un catalogue de 50 000 titres classés par ordre alphabétique. Mais il existe des concurrents qui paient très cher, ce sont les Iraniens et les Indiens. D'autre part, à une circulaire de Colbert qui rappelle l'obligation d'acheter des manuscrits pour tous les postes diplomatiques de la région, le consul du Caire répond qu'il y a beaucoup de faux (déjà !) comme pour les médailles. En 1632, les Français du Caire s'installent dans le quartier du Mousky près de l'église franciscaine (qui existe toujours) ; certaines maisons donnaient même sur le *Khalig* (cf. supra), celle du consul, notamment qui l'avait louée à son arrivée en 1627. Pendant un siècle, les consuls seront toujours choisis parmi les négociants marseillais qui commencent à importer du café. La Haute-Égypte est parcourue par deux religieux capucins en 1668 (Louxor et Karnak) ; Paul Lucas visitera Denderah en 1700. Les Français doivent être habillés à la turque et coiffés d'un *Kālpak*, le turban blanc étant réservé aux musulmans et ils ne veulent pas porter les turbans attribués aux minoritaires qui les déconsidéraient. Néanmoins les Français sont bien appréciés du fait de la renommée de Louis XIV, et certains, comme Thevenot, n'hésitent pas à se mêler à la foule musulmane à l'occasion des célébrations religieuses, que ce soit le départ de la caravane de pèlerinage, ou les nuits de Ramadan, où il voit (comme aujourd'hui !) des derviches « dansant, chantant, criant, hurlant ». Le père Sicard, en 1712, visite les quatre couvents coptes de Wadi Natroun (« à l'époque chrétienne, il y avait 100 monastères et 5 000 moines »). Il décrit aussi, en explorant le pays jusqu'à Assouan, les nombreux temples encore visibles (la plupart seront détruits sous Mohammed Ali pour construire des usines).

En 1777, Savary parcourt l'Égypte ; il en donne une description enthousiaste qui impressionnera Bonaparte : « La nuit d'Égypte a mille charmes que nous éprouvons rarement en Europe. » Il aura résidé 14 mois à Damiette pour y apprendre l'arabe, et en rentrant en France,



Vue du sphinx et de la seconde pyramide, vue du levant, *Description de l'Égypte*.

Bonaparte haranguant l'armée avant la bataille des Pyramides – 21 juillet 1798. Toile de Jean-Antoine Gros (détail).

donnera une traduction du Coran, toujours rééditée. Auparavant, Leibniz, en 1672, avait soumis un mémoire à Louis XIV sur l'intérêt d'une conquête de l'Égypte ; Magellon, grand négociant français résidant au Caire, le baron de Tott, inspecteur des postes diplomatiques et Volney allaient dans le même sens. En 1791, Alexandrie recevait 160 navires français pour commercer avec Marseille, ou même la Turquie, car les armateurs ottomans avaient confiance dans la marine française qui bénéficiait du maillage des consulats dans chaque échelle. Cela n'allait pas échapper quelques années plus tard à Bonaparte.

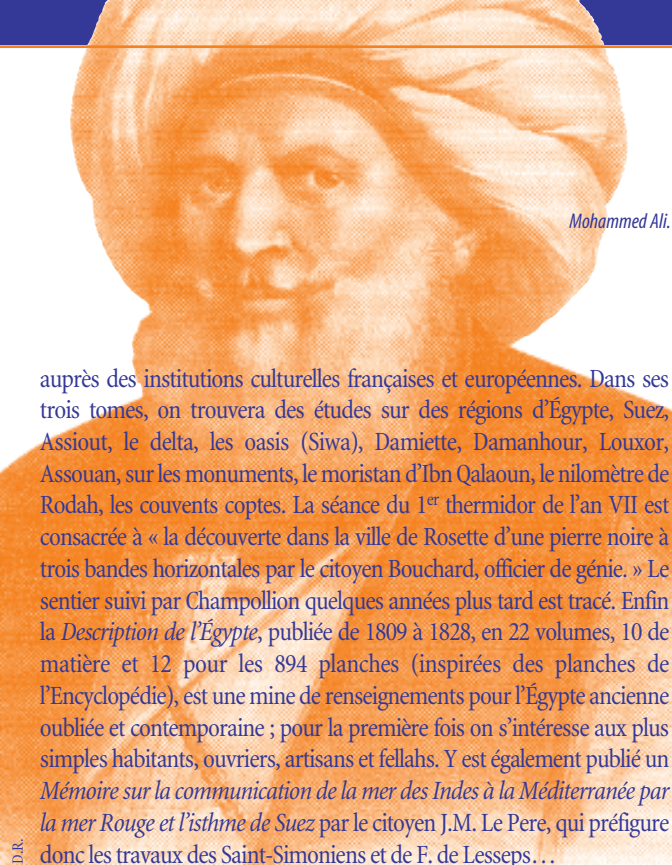
2. L'expédition de Bonaparte

Lorsque le Directoire jugea nécessaire d'aller acquérir du blé dans ce pays, le général Bonaparte, que ses ennemis politiques souhaitaient éloigner, se déclara volontaire pour conduire l'expédition. Mais pas dans n'importe quelles conditions. Au retour de sa campagne d'Italie, le jeune chef d'armée de 29 ans avait été élu membre de l'Institut, remplaçant Lazare Carnot, proscrit ; il y côtoie les plus grands savants de l'époque, Monge, Berthelot, Laplace. Imitant Alexandre qu'il admirait, il sollicite ses pairs pour recruter jusqu'à 165 spécialistes, qui s'ajouteront aux trente mille hommes de troupe. Comme arabisants, Venture de Paradis, son propre interprète, Geoffroy Saint-Hilaire, dessinateurs, Vivant Denon, qui fera connaître pour la première fois Karnak et Thèbes au grand public, scientifiques, Fourier, Delille, Savigny, Arago, en plus de ceux nommés plus haut ; au retour Jomard fondera l'École polytechnique.

Après avoir débarqué à Alexandrie le 12 juillet 1798, Bonaparte joue la carte de l'islamophilie ; dans une déclaration diffusée, il dit notamment : « Vous êtes sans doute instruits que je ne viens point pour rien faire contre le Coran ni le sultan ; vous savez que la nation française est la seule alliée qu'ait en Europe le sultan. » Il entretient la fiction qu'il est venu uniquement pour renverser le régime mamelouk, et selon les principes de la république française, donner la parole aux seuls « citoyens ». L'Institut d'Égypte qu'il crée dès le 22 août 1798 selon un rituel de fonctionnement semblable à celui de l'Institut de France, et que les membres égyptiens ont conservé jusqu'à aujourd'hui, consacre, sous la responsabilité de Venture de Paradis, des séances consacrées à l'étude des textes de la civilisation musulmane et à la découverte de l'Égypte.

Bonaparte avait le goût de la couleur locale ; son aide de camp et beau-fils, Eugène de Beauharnais se mit à porter la galabiyeh et le turban ; le « Sultan al Kabir » (le Grand Sultan), comme il en accepta le titre qu'il aimera conserver, même devenu Empereur, voulait substituer une autorité authentiquement égyptienne aux étrangers turco-mamelouks qui dominaient le pays depuis le XVI^e siècle. Cherchant à passer pour protecteur et ami de l'Islam, il déclarera le 1^{er} novembre 1798 aux habitants du Caire : « J'espère que le moment ne tardera pas où je pourrai réunir tous les hommes sages et instruits du pays et établir un régime uniforme, fondé sur les principes de l'Alcoran, qui sont les seuls vrais et qui seuls peuvent faire le bonheur des hommes. » Il entretient une correspondance avec les beys de Tripoli et de Tunis, le bey d'Alger, le Pacha d'Acre, le chérif de La Mecque, les sultans du Darfour, du Maroc, de Mysore (en Inde). Il avait transporté avec lui une imprimerie et des caractères arabes enlevés à l'imprimerie pontificale de Rome. Il fera diffuser deux publications à l'intention des militaires et des civils français de l'expédition. Ce fut d'abord le *Courrier d'Égypte* qui sortit le 12 fructidor de l'an VI (29 août 1798) des presses de Marc-Aurèle. C'était le premier journal en langue française, même le premier journal en Égypte. Quatre pages de format *in-quarto écu* ; chaque page comprenait deux colonnes ; il paraissait tous les 5 jours. La collection complète comporte 116 numéros. Le dernier numéro sortit le 31 mars 1801.

De son côté, la *Décade Égyptienne*, créée le 22 août 1798, est plutôt scientifique et rattachée aux recherches de l'Institut d'Égypte, donc diffusée



Mohammed Ali.

auprès des institutions culturelles françaises et européennes. Dans ses trois tomes, on trouvera des études sur des régions d'Égypte, Suez, Assiout, le delta, les oasis (Siwa), Damiette, Damanhour, Louxor, Assouan, sur les monuments, le moristan d'Ibn Qalaoun, le nilomètre de Rodah, les couvents coptes. La séance du 1^{er} thermidor de l'an VII est consacrée à « la découverte dans la ville de Rosette d'une pierre noire à trois bandes horizontales par le citoyen Bouchard, officier de génie. » Le sentier suivi par Champollion quelques années plus tard est tracé. Enfin la *Description de l'Égypte*, publiée de 1809 à 1828, en 22 volumes, 10 de matière et 12 pour les 894 planches (inspirées des planches de l'Encyclopédie), est une mine de renseignements pour l'Égypte ancienne oubliée et contemporaine ; pour la première fois on s'intéresse aux plus simples habitants, ouvriers, artisans et fellahs. Y est également publié un *Mémoire sur la communication de la mer des Indes à la Méditerranée par la mer Rouge et l'isthme de Suez* par le citoyen J.M. Le Père, qui préfigure donc les travaux des Saint-Simoniens et de F. de Lesseps...

C'est le général Menou, qui succéda au général Kleber, assassiné, comme 3^e gouverneur, qui ira le plus loin dans l'islamophilie, puisqu'il deviendra musulman, épousera une musulmane Zoubeyda d'une bonne famille de *sayids* (descendants du Prophète), qui lui donnera un fils : Soliman Mourad Jacques. Battu par les Anglais et les Turcs, le corps expéditionnaire se rembarquera en mars 1801 avec les honneurs militaires, remportant l'imprimerie, mais pas la pierre de Rosette. À la fin de sa vie, Bonaparte avouera : « le temps que j'ai passé en Égypte a été le plus beau de ma vie, car il a été le plus idéal. » Cette expédition, dont on oubliera l'aspect de conquête coloniale va influencer tout le siècle, multipliant les rapports culturels, académiques, universitaires entre les deux pays. Le grand écrivain égyptien Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature 1988, et victime d'une tentative d'assassinat par un islamiste, le confirmait en avril 1988 : « Cette expédition a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire de l'islam grâce à la pénétration des idées de la Révolution française qui parvinrent à surmonter les barrières érigées entre l'Occident et l'islam. Ce succès tient essentiellement au fait que cette révolution avait un caractère laïc. »

3. Depuis l'expédition de Bonaparte

Tout au long du XIX^e siècle, six éléments de rapprochement vont jouer un rôle essentiel : les boursiers égyptiens en France, les coopérants français en Égypte, le canal de Suez, l'égyptologie, l'enseignement et l'entente politique.

Mohammed Ali savait que l'ambassadeur de France à Istanbul avait soutenu sa candidature au pachalik d'Égypte. Il avait également une grande admiration pour la discipline militaire des Français, qu'il avait connus dès 1798, de l'estime pour les conseillers français qui ne cessèrent de l'entourer, de Scèves à Soliman Pacha pour l'armée, Clot-Bey pour la formation médicale, Linant de Bellefonds pour les grands travaux hydrauliques. Le 11 novembre 1840, il écrivait à Louis-Philippe : « Je sens le besoin d'exprimer à votre Majesté la reconnaissance dont je suis pénétré. » Il eut d'ailleurs une crise cardiaque lorsqu'il apprit son renversement. Le roi français avait offert l'horloge (qui coûta 100 000 francs-or) monumentale que le Pacha mit dans sa mosquée de la Citadelle qu'il considérait comme sa plus belle construction.

En 1826, 44 étudiants turcs, arméniens, circassiens et cinq autochtones s'embarquent pour la France où ils seront accueillis par les anciens d'Égypte, le géographe Jomard et l'arabisant Caussin de Perceval. À leur tête, un jeune cheikh d'El Azhar, élève du cheikh Hassan el Attar, qui avait enseigné l'arabe à des officiers de Bonaparte. Il s'agit de Rifaa Rafah Tahtaoui (1801-1873) qui rendra compte de son séjour de cinq ans en France (1826-1831) dans un extraordinaire récit de voyage *La description de Paris qui révèle des trésors* ; cette fois, c'est un oriental qui décrit des occidentaux et des occidentales, les vertus d'une certaine démocratie et ses dérives (« Rien au monde n'est plus menteur que les journaux, particulièrement chez les Français », s'exclamait-il). En 1835, Tahtaoui ouvre l'École des langues au Caire pour former des traducteurs, puis l'École de l'administration ; en 1842, il devient rédacteur du premier journal officiel égyptien ; il aura traduit *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon, qui auront un grand succès, et en 1868 établi le nouveau code de justice. Mohammed Ali aura envoyé en tout 319 boursiers en France, qui à leur retour, comme Tahtaoui, seront les cadres et les formateurs de l'administration égyptienne.

Dans l'autre sens, Prosper Enfantin (futur directeur général de PLM) et ses collègues saint-simoniens, aidés par Tahtaoui, débarquent à Alexandrie le 23 octobre 1833. Animés d'un militantisme mystique, compromis dans des actions violentes contre Louis-Philippe, leur phalanstère parisien fermé, ils vont proposer leurs services à Mohammed Ali, comme l'avaient fait, avant eux, les demi-soldes de Napoléon, démobilisés de l'armée pour Bonapartisme. Diplômés de Polytechnique, ils deviendront les cadres et les fondateurs des chemins de fer dans la France du Second Empire. En attendant, ils apportent leurs compétences sur les bords du Nil. Mougel (devenu bey) fera les études de fiabilité des barrages du delta et du futur canal de Suez. Thomas Urbain, métis guyanais converti à l'Islam et devenu Ismaïl, y apprendra les arcanes de la future politique « arabe » de Napoléon III dont il sera conseiller. Ils se seront vus entre temps confier des postes de responsabilité et même la rédaction de programmes des grandes écoles, créées par eux, au Caire.

Linant de Bellefonds (1799-1883) découvreur des ruines pharaoniques de Nubie, deviendra Pacha (en 1873) au service des khédives. Mougel-Bey sera déterminant dans la construction des barrages du delta. Corder créera le service des Eaux du Caire, et Le Bon y installera l'éclairage au gaz puis à l'électricité. Le sculpteur Cordier réalisera les statues de Mohammed Ali à Alexandrie, d'Ibrahim Pacha au Caire. Viollet le Duc sera même pressenti pour restaurer la mosquée du Sultan Hassan, mais ses devis seront trouvés trop élevés. Enfin Clot-Bey, dont une des rues du Caire porte encore le nom, aura créé l'hôpital école de médecine de Qasr Al Aïny.

Ferdinand de Lesseps, ami personnel de Saïd Pacha reprendra les dossiers des saint-simoniens et réalisera le canal de Suez, inauguré par le Khédivé Ismaïl et l'Impératrice Eugénie (parente de Lesseps) pour laquelle on aura construit la route ombragée d'arbres des pyramides et érigé l'hôtel Mena House en 1869. L'événement, couvert par les écrivains de l'époque, Théophile Gautier, le peintre littérateur Dominique Fromentin sera un des grands moments de la coopération franco-égyptienne.

Dans le domaine de l'égyptologie et la découverte de la lecture des hiéroglyphes par Champollion, dont le Caire fêta brillamment en 1972 le cent-cinquantième, ce dernier fut invité par Mohammed Ali pour, en 1828, choisir l'obélisque de Louxor offert à la France. La coopération

fut particulièrement étroite avec Mariette, qui en 1857, créa le premier musée des Antiquités (l'actuel, place Tahrir, est l'œuvre en 1902 de l'architecte français Dourgnon, puis Maspero qui dégaga le temple de Louxor jusqu'au chanoine Étienne Drioton, dernier conservateur français de ce musée. Ils seront relayés dans le domaine des antiquités islamiques par Gaston Wiet qui dirigea le Musée islamique de 1926 à 1951. En 1880, le ministre Jules Ferry avait créé l'École française du Caire, aujourd'hui, Institut français d'archéologie orientale (IFAO), auprès duquel furent rattachés Jean-Philippe Lauer, le restaurateur de Saqqarah, le Professeur Jean Leclant, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et Belles Lettres ou M^{me} Christiane Desroches-Noblecourt. Il est vrai qu'à la base de cette coopération de haut niveau, le réseau des écoles francophones tenues par des religieux français fut propice à la création des cadres administratifs ou des futurs étudiants de droit notamment (Mostafa Kemal, Saad Zaghloul). Au début du xx^e siècle, la Mission laïque française allait aussi contribuer à cette francisation de l'enseignement. En 1919, 27 000 élèves fréquentaient ces écoles. Une incidence naturelle sur la communication sera le développement de la presse francophone alexandrine et cairote pendant la première moitié du xx^e siècle, qu'elle soit culturelle, féminine, d'information ou politique. Car aux yeux des nationalistes égyptiens, la France n'avait aucune connotation coloniale ; au contraire, elle était la référence à la Révolution française et à la Déclaration des droits de l'homme. C'est à Paris que le grand réformateur Jammaledine el Afghani et son disciple Mohamed Abdo, créeront le périodique *Al Ourwa Al Wouthqa* (« le Lien indissoluble » en 1884), qui bien qu'éphémère eut un retentissement dans tout le monde musulman.

Mustapha Kemal que nous avons déjà cité, envoyé comme étudiant en droit en France par le Khédive Abbas II, aura le soutien de la journaliste parisienne Juliette Adam qui, avec le capitaine Marchand, prendra la tête d'un lobby proégyptien. Elle reçut de lui une lettre de Toulouse datée du 12 septembre 1895 dont voici le texte : « Madame, je suis encore petit, mais j'ai des ambitions hautes. Je veux, dans la vieille Égypte, réveiller la jeunesse. Ma patrie, dit-on, n'existe pas. Elle vit, Madame, je la sens vivre en moi avec un amour tel qu'il dominera tous les autres et que je veux lui consacrer ma jeunesse, mes forces, ma vie. J'ai 21 ans, je viens de conquérir ma licence en droit à Toulouse. Je veux écrire, parler, répandre l'enthousiasme et le dévouement que je sens en moi pour mon pays. On me répète que je veux tenter l'impossible. L'impossible me tente en effet.

Aidez-moi Madame, vous êtes à tel point patriote que vous seule pouvez me comprendre, m'encourager, m'aider. Agréez Madame, mes respectueux hommages. Moustapha Kamel ».

Cette entente fut brisée malheureusement, mais pas définitivement, par l'affaire de la guerre de Suez en 1956. Depuis, la francophonie politique a repris comme le sous-secrétaire d'état à la culture écrivait dans le *Messenger* du 26 octobre 1997 sous les meilleurs auspices : « Nous célébrons des relations scientifiques, culturelles et artistiques, une amitié ancienne et fascinante ». On assiste à un net renforcement de la présence culturelle française ; d'abord, comme l'a rap-

pelé Boutros Boutros Ghali : « le français, langue internationale est non aligné ». D'autre part, succédant à une coopération inter-universitaire intensive depuis les années 1920, la création de l'université internationale de langue française d'Alexandrie en 1992 puis de l'université française du sud du Caire, répond aux demandes de débouchés des lycéens francophones d'Égypte.

Au point de vue littéraire enfin, les francographes égyptiens Out el Kouloub, Georges Henein, Andrée Chedid, Albert Cossery comme les arabographes Taha Hussein, Tewfik el Hakim, Edouard al Kharrat, ont montré combien la littérature française classique les avait influencés. Robert Solé, d'origine égyptienne, le commente ainsi joliment : « Occupée par les anglais, l'Égypte choisit de rêver en français. » Indépendante, elle n'y a pas renoncé.

Troisième partie Aspects de la culture musulmane nationale

1. L'Islam populaire égyptien

Il existe un islam officiel caractérisé par l'appartenance générale au sunnisme (dans deux de ses rites, chaféite dans le Saïd, et hanafite dans le delta), où la prière à la mosquée, le pèlerinage, et le respect du jeûne annuel sont suivis par le plus grand nombre. Néanmoins, dans un pays où tant de conquérants passèrent, des influences non-musulmanes (pharaonique, copte et de plus en plus occidentale) s'ajoutent à un art de vivre festif et à des composantes venues d'Orient, notamment pour les pratiques soufies. Hérodote avait jugé les Égyptiens « plus religieux de beaucoup que le reste des hommes » ; ils le sont restés. À part l'intermède fatimide, où la doctrine ismaélienne fut diffusée à la mosquée d'El Azhar (972-1171), les Ayyoubides, les Mamelouks et les Ottomans créèrent autour ou dans les mosquées des institutions d'enseignement des sciences coraniques tout à fait orthodoxes. Depuis une vingtaine d'années, la construction de mosquées dans les nouveaux immeubles a été exponentielle, sans doute aussi parce que la présence d'un lieu de culte dispense de payer des impôts fonciers. Le ministre des Cultes signalait, le 31 janvier 2001, qu'il existait en Égypte 30 000 mosquées gouvernementales, dirigées par 60 000 fonctionnaires religieux et 30 000 mosquées privées, que le ministère souhaite doter d'un statut public pour éviter qu'elles soient gérées par des propagandistes intégristes. D'autre part, de nombreux coopérants religieux, réciteurs du Coran, prédicateurs, imams, muftis (en mesure de prononcer une fatwa) sont affectés chaque année en Afrique, au Maghreb, au Proche-Orient et en Asie musulmane. Ils sont la plupart du temps formés dans les instituts provinciaux d'El-Azhar. La restauration des monuments islamiques est suivie avec beaucoup d'attention dans la mesure où seule l'égyptologie antique se voyait attribuer des subventions étrangères ou nationales. L'assistance à la prière du vendredi est particulièrement impressionnante, la foule des fidèles déborde dans les villes, sur les trottoirs et les chaussées, coupant la circulation. Enfin, l'attachement porté au livre saint par excellence, le Coran, dont on cite souvent des versets, à la manière des protestants anglo-saxons pour la Bible, et que l'on voit lire constamment dans les endroits publics ou privés, a conduit à le faire considérer comme un horoscope (peut-on sortir aujourd'hui ou non ?), un livre de sciences profanes (le concordisme, ou lecture abusive du Coran qui déclare que toute découverte y est évoquée de façon abusive ou claire, ce qui entraîne la publication d'un

grand nombre d'ouvrages apologetiques), ou un manuel politique (slogan des Frères Musulmans : « la constitution c'est le Coran »).

C'est un honneur, une distinction, qui ennoblit l'Égyptien, qui a été choisi par tirage au sort pour participer au pèlerinage à La Mecque. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, un cortège se formait dans la ville pour accompagner les pèlerins jusqu'à la première étape de la route de Suez. Dans le dialecte égyptien, les termes *hag* pour un homme, *hagga* pour une femme, qui en général sont liés au prénom, au retour des lieux saints, sont utilisés par déférence pour des personnes âgées censées avoir accompli ce cinquième « pilier » de l'Islam. Dans le Saïd, à Louxor et dans tous les villages, les maisons des *hag* sont peintes de scènes imaginaires pour la plupart (le pèlerin à dos de chameau par exemple) rappelant le voyage avec des symboles redondants qui protégeront la demeure et les descendants des pèlerins. Le quota fixé par pays et par an par l'Arabie Saoudite, serait de 50 000 personnes durant le mois de pèlerinage. Auparavant la caravane était précédée d'un chameau qui portait le mahmal, sorte de palanquin en forme de cube surmonté d'une pyramide (cf. *infra*) ; on y plaçait les tentures destinées à recouvrir les parois de la Kaaba, et qui rapportées l'année suivante, étaient placées dans des mosquées ou des palais de dignitaires. On en voit aujourd'hui au palais Gawhara de la Citadelle. Cette coutume serait un emprunt pharaonique (comme le tabernacle des anciens juifs), correspondant à la bari, arche mystérieuse utilisée dans les cérémonies solennelles. De même, le culte des morts avec ces immenses cimetières contenant des maisons meublées qu'on visite le vendredi, les disparus de la famille étant enterrés dans le sous-sol des deux pièces, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, rappelle le souci des anciens Égyptiens de conserver leurs morts. Certains spécialistes rappellent que cette observance fut renouvelée par les Mamelouks qui en auraient rapporté la tradition d'Asie centrale. Autre emprunt de l'époque pharaonique, le calendrier, repris par les coptes, et transmis à tous les fellahs d'Égypte, car il était en rapport avec la crue du Nil, et de nombreux proverbes rappellent le déroulement de ce calendrier, sans rapport avec le calendrier hégirien. De même un certain nombre de lieux de pèlerinages locaux sont communs aux coptes et aux musulmans. Les coptes fabriquent des amulettes (souvent à base de psaumes) contre le mauvais œil ou les maladies, qu'utilisent les musulmans. En échange, les coptes circonscisent les garçons depuis 1120, et la circoncision féminine dite « pharaonique » est toujours utilisée dans les couches populaires des deux communautés.

Ce qui caractérise aussi l'islam égyptien, c'est son aspect festif. La célébration de fin du mois de Ramadan est célèbre pour ses pâtisseries, son aspect de fête foraine (avec manèges et jongleurs). On offre aussi aux enfants des « fiancées du Nil », petite poupée en bois ou en paille, qui, en fait rappelle la coutume antique de jeter une jeune fille dans le fleuve au moment de l'ouverture du *khalig*, le canal qui va du Nil à Suez. Quant aux nuits du Ramadan, elles ont été décrites par William Lane et Gérard de Nerval ; on y voit jusqu'à 5 heures du matin des danseurs extatiques, sans doute drogués, qui représentent les confréries autour de la mosquée de Hussein en face d'El-Azhar. Des soldats, des commis, des gens de tous âges accomplissent ces rites, venus aussi d'Asie centrale (on a vu les Tchétchènes faire de même), au son des tambourins et des flûtes. C'est la seule capitale musulmane où on le voit.

Les visites aux tombeaux des saints se font à la période de leur anniversaire, que l'on appelle *Mouled*. On vient de toute l'Égypte à Tantah (cf. *supra*) visiter le mausolée du Maghrébin thaumaturge, Sayyid el Badawi (1200-1276), environ un million de fidèles mais dans beaucoup d'autres villes aussi. Les manifestations populaires sont réprouvées par les Wahabites et les Frères Musulmans, de même que le Mouled Ennabi, la fête du prophète, « sorte de Noël musulman » que les Mamelouks, en quête d'islamité, institutionnalisèrent, et qui est deve-

nu un jour férié. Les pratiques soufies sont également très suivies, au niveau de toutes les classes sociales. Les membres d'une confrérie se retrouvent dans une mosquée, ou une *khanqah* (cf. *supra*), ou au domicile d'un des participants, pour y pratiquer le *dhikr*, psalmodie au nom de Dieu, de la *chahada* (il n'y a de Dieu que Dieu) ou de versets coraniques. Certaines confréries féminines pratiquent le *Zar* qui est une cérémonie de guérison, souvent psychologique, dans laquelle la *cheikha*, utilise les services d'une médium pour transmettre aux *djins* (les esprits) les recommandations des fidèles. Ces séances ont souvent lieu le jeudi soir. L'exposition qui eut lieu au Louvre du 27 avril au 23 juillet 2001, intitulée « L'étrange et le merveilleux en islam » peut faire comprendre l'environnement de mystère, à base de légendes et de coutumes préislamiques, que l'islam populaire égyptien s'est approprié avec tant de succès, quoi qu'en disent les partisans d'une religion stricte et formaliste.

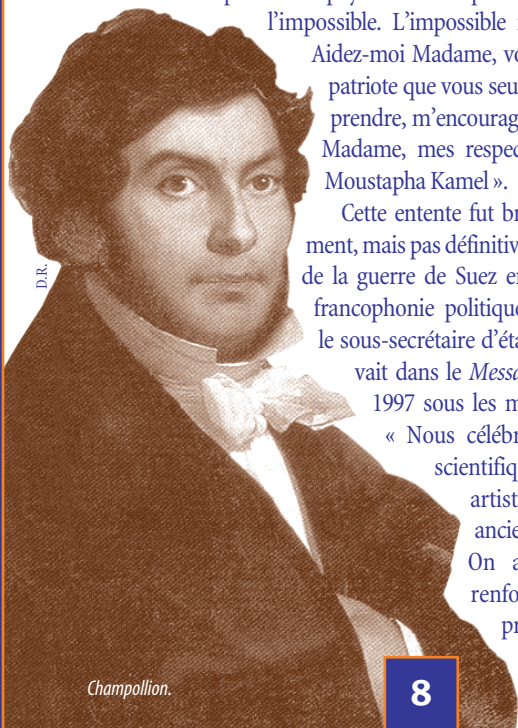
D'un autre côté, la mondialisation joue un rôle important sur les jeunes qui voient présentés au cinéma ou à la télévision, dans les films étrangers ou égyptiens, les scènes de vie d'une société factice et irréaliste. Le chômage n'est évitable qu'en partant dans le Golfe ou en Europe, croit-on, sinon en Amérique. Des films présentent ce « Caire américain » où de jeunes acteurs égyptiens très envieux se font le look des consommateurs de *fast food* et des danseurs sur une musique techno-nilotique branchée. Du côté des jeunes gens, on se rend en Israël pour épouser une Palestinienne de nationalité israélienne, moyen d'obtenir à proximité de son pays le moyen d'avoir une vie décente. Du côté des jeunes filles, c'est le comble de l'abomination, nous livre la presse cairote de mai 2001 ; ne voilà-t-il pas des lycéennes se battre au couteau (sic) pour gagner les faveurs d'un de leurs beaux condisciples. Ces adolescentes, âgées de 15 à 17 ans, furent interpellées par la police et exclues définitivement de leur établissement, qui n'était pas d'une banlieue défavorisée du Caire.

Cette dichotomie entre une société quelque peu figée et le désir d'une évolution de la religion vers plus de modernité, est combattue depuis le début du xx^e siècle par des intellectuels libéraux.

2. L'Islam libéral en Égypte

En Égypte et dans le monde musulman, on n'a pas oublié les efforts de l'Iranien Jemaledine el Afghani (1838-1897), qui analysa les *Causes de la décadence des Musulmans et de leur inertie* selon le titre d'une longue étude qu'il publia à Paris en 1884. Ce « professeur d'énergie », comme l'appelait Massignon, fut considéré comme l'initiateur des mouvements nationalistes arabes et le père de l'anticolonialisme. C'est au sein même d'Al Azhar qu'il conçut sa théorie de régénération de l'islam par la lutte contre la pénétration étrangère, mais aussi par l'utilisation du progrès scientifique et technique. Ses propos prononcés sur un ton messianique influencèrent de nombreux réformateurs, et cet ami d'Ernest Renan qui le tenait pour rationaliste eut de nombreux disciples dont l'Égyptien Mohamed Abdou (1849-1905), qui souhaitait réformer l'enseignement supérieur islamique et de la langue arabe, selon les méthodes occidentales. Il terminera sa carrière comme Grand Mufti d'Égypte.

En 1925, Ali Abderrazek, autre azhari, publie sa thèse *L'Islam et les fondements du pouvoir* (publiée en français par La Découverte, Paris, 1989) qui est aujourd'hui l'un des ouvrages en arabe le plus lu, après le Coran. L'auteur mène une enquête historique selon les critères scientifiques modernes sur le corpus des textes coraniques. Tout d'abord, on manque de documents sur la gestion par le prophète de son État, et



Champollion.

d'autre part sur ses successeurs, car le principe du califat a été ignoré dans le Coran. En fait « la contrainte par la force a toujours été le support du califat ». À partir de l'Empire omeyyade, qui commence par un coup d'État, le califat est devenu une monarchie héréditaire qui n'est pas compétente pour parler de religion. « L'islam est un message de Dieu et non un système de gouvernement, une religion et non un État. » Tout est dit dans cette phrase et ses amis et ses disciples s'en tiendront à cette affirmation, considérée comme hétérodoxe ; Ali Abderrazeq dut faire amende honorable pour avoir droit de poursuivre le *cursus honorum*. Il sera nommé par la suite ministre du Culte et même Pacha.

Mohamed Ahmed Khalafallah, en 1947, soutint une thèse sur *Le Genre narratif dans le Coran* (déjà le titre fut jugé blasphématoire !), dans laquelle il applique une grille de lecture moderne sur ces récits coraniques, qui sont de genres littéraires variés et donc susceptibles d'exégèse pouvant aboutir à des critères de vérité différents. Khalafallah, qui combattait ainsi l'analyse littéraire dans une seule perspective apologétique, se vit refuser sa thèse et fut condamné à soutenir une autre thèse sur un sujet non-religieux.

Les grands écrivains égyptiens aussi ont été censurés ; à commencer par Taha Hussein dont la thèse portait sur la poésie pré-islamique, dont il montra l'influence sur le style même du Coran, en 1927. Il contestait, entre autres, l'intervention d'Abraham dans la construction de la Kabaa. Ce fut un tollé, et Taha Hussein démissionna du service public. On le rappela en 1951 comme ministre de l'Éducation, et Maurice Druon eut à son endroit cette belle formule : « Un ministre aveugle qui donne la lumière à son pays. » Tewfik el Hakim passa quatre ans en France pour y faire son droit. Ses ouvrages traduits sont nombreux. Par manque de place, citons de lui un texte de la fin de sa vie, éclairant notre propos : « Depuis une quinzaine d'années, au sein des crises que connaît notre pays, des voix se sont élevées pour dire : "Pourquoi chercher la solution dans des modèles européens qui ont échoué ? C'est l'islam qui doit nous permettre de résoudre tous nos problèmes..." La situation qui prévaut aujourd'hui n'est guère meilleure que celle qui faisait dire à Mohammed Abdou, au début de ce siècle : "J'ai vu en Europe des musulmans et pas d'islam ; et je vois dans mon pays l'islam et pas de musulmans". et que penser alors de ceux qui, aujourd'hui, pour redonner sa place à l'islam, utilisent des moyens violents, la mitraille, les bombes, etc. C'est peut-être cela le progrès de l'humanité... Je crains parfois de perdre confiance en l'homme et en son avenir. »

Quant à Naguib Mahfouz, prix Nobel 1988, que l'on surnomme « le Zola égyptien », il fut victime d'un attentat perpétré par trois jeunes islamistes qui n'avaient lu aucun de ses livres, mais voulaient appliquer la fatwa du cheikh Omar Abderrahman (dont on parle tant au sujet des événements aux États-Unis du 11 septembre 2001). Le quotidien *Al Ahram* publiait ce texte de Mahfouz, le 4 mars 1996 : « Je prends Dieu à témoin, en toute sincérité devant mon Dieu, ma conscience et la patrie que je me sens en proie à une inquiétude qui me saisit l'esprit et le cœur ne me laissant aucune issue ou échappatoire ; cette inquiétude je l'éprouve en face de cette vague qui tend à submerger notre vie intellectuelle et affective, avec une force et une brutalité qui augmente de jour en jour, au point que je crains de

devoir dire qu'elle menace de devenir du terrorisme intellectuel qui ne laisse plus de place à l'expression d'une opinion libre divergente. »

Sonallah Ibrahim (*cf. supra*) fut emprisonné sous Nasser pour avoir décrit la société totalitaire de cette époque dans *Cette odeur là* (Éd. Actes sud) et *Étoile d'août*. Rédacteur en chef du magazine littéraire *Akhbar Al Adab* (Nouvelles littéraires), il est profondément déçu que le gouvernement ait baissé la garde en 2001 en censurant un certain nombre de livres : « Je suis très pessimiste pour l'avenir ; ce n'est pas la première fois que les Frères Musulmans attaquent des livres. Mais que le ministre de la Culture s'exprime comme un intégriste, c'est nouveau pour moi. » Et pourtant, cette dernière décade a vu apparaître un certain nombre de chercheurs en sciences sociales, de philosophes, d'anthropologues qui analysent la situation avec lucidité et courage. Ainsi, de Hussein Ahmed Amin (né en 1929) avec son *Livre des musulmans désemparés pour entrer dans le troisième millénaire*, et qui le présenta à l'École pratique des hautes études de Paris (23 novembre 1992), de Farag Foda qui fut assassiné le 8 juin 1992 pour avoir osé répéter dans son *Être ou ne pas être* ce que Ali Abderrazeq avait écrit en 1925 : « Le Coran n'a jamais proclamé l'unité de l'État et de la religion ». 40 000 personnes, défiant les intégristes, suivirent son enterrement.

Hassan Hanafi, qui soutint une thèse de philosophie à la Sorbonne, professeur à l'université du Caire dans *Du Dogme à la Révolution*, essaie de convertir en langage moderne l'ensemble de la culture islamique. Le juge Mohammed Saïd Achmaoui (né en 1932) a publié *L'Islamisme contre l'islam* (La découverte, 1989), et avec Khalil Abdelkarim (auteur de *Racines historiques de la Charia*, 1989 et 1997), *Contre l'intégrisme islamiste* (Maisonneuve et Larose, Paris 1994) où il rappelle que « depuis vingt ans, les gens ont subi un lavage de cerveau de la part des militants islamistes... L'interprétation traditionnelle de l'Islam conduit naturellement à l'extrémisme. » Fouad Zakarya dans son *Laïcité ou islamisme* (La découverte, 1991) rappelle que : « Le retour du religieux, avec sa propension à régir tous les aspects de la vie humaine, est lié aux périodes de recul et de régression », et, ce qui donne la clé de ce qui se passe dans son pays et au Proche-Orient : « Rien ne prépare mieux que le pouvoir des bottes au pouvoir des turbans. » Saad Eddin Ibrahim, sociologue, universitaire, a été critiqué dans la presse officielle, condamné par un tribunal pour avoir par ses recherches dans les villages « diffamé l'image nationale dans des conférences à l'étranger où il faisait part de ses travaux ». Alaa Ahmed, essayiste, fut aussi emprisonné (avec son éditeur !), en 1990, pour avoir écrit dans *Voyage dans l'esprit d'un homme* : « Je suis un musulman par héritage et j'aurais été athée si mon père l'avait été. » Nous pourrions multiplier les citations ; il nous revient, puisque nous en avons les moyens (la plupart de ces ouvrages sont traduits par une équipe d'excellents arabisants français) de prendre connaissance de ces tentatives menées dans les pires difficultés, et dans la crainte d'être assassiné.

La constitution de 1923, copiée sur la constitution belge (de nombreux juristes égyptiens ont été formés à Louvain), stipulait que l'islam était religion d'État mais l'égalité religieuse était respectée. Aujourd'hui, de constants amendements ont conduit à une réorientation de la Constitution, comme du Code Civil, largement tributaires de la Charia. En même temps que pour la liberté de penser pour tous, des Égyptiens et Égyptiennes depuis les années 1920 posent le problème des Droits de la femme. Dès 1913, Mansour Fahmy avait soutenu, à la Sorbonne, une thèse portant sur *La Condition de la femme dans l'islam* (Paris, éditions Alia, 1990), où il signalait que « le voile est beaucoup plus une question de mœurs que de loi religieuse » et que la condition de la femme s'est dégradée dans la société arabe et musulmane avec le temps. Mansour Fahmy avait déclaré d'autre part que le Coran avait été rédigé par le prophète Mohamed. Hoda Chaaraoui, mariée à 13 ans, fondée en 1922 l'Association féminine d'Égypte, et en revenant d'un

congrès en Europe, ôte le voile publiquement. En 1940, la reine Farida, épouse du roi Farouq, sera figurée tête nue sur les timbres-poste à l'occasion de son mariage. En mai 1962, le président Nasser présentant la « Nouvelle charte nationale » à l'Union socialiste arabe fait inclure la déclaration : « la femme doit être considérée comme l'égal de l'homme », et pour la première fois il recommande la limitation des naissances. En 1979, Jihan, épouse du président Sadate réussit à faire voter une loi garantissant à l'épouse divorcée unilatéralement de conserver le logement du couple et de se voir confier la garde des enfants. Dans une « conférence à domicile » (Arts et Vie, 1983), le Pr Jean-Louis Gontier avait analysé « l'évolution de la femme dans la vie politique et sociale égyptienne ». Mais depuis, il y a eu régression. À partir de 1973, sur les campus universitaires, sous la pression du syndicat islamiste des étudiants, les étudiantes musulmanes se sont revoilées, dans un contexte de réislamisation de la vie quotidienne.

3. L'Islam politique égyptien

Le problème au Proche-Orient, dans cette montée récente de violence au nom de la religion, réside dans le fait que la seule opposition politique pousse à s'exprimer dans une connotation religieuse ; le prône du vendredi étant proposé comme seul exutoire du « ras le bol » des déshérités contre la richesse insolente des nantis (indifférence des pouvoirs publics face à un taux d'analphabétisme de 70 %, et rapport des revenus de 1 à 224 !). L'augmentation de la population et donc du chômage, surtout parmi les diplômés, la diminution de l'émigration après les remous de la guerre du Golfe, un système éducatif en déréliction, une classe politique incapable de remplir son rôle, des forces de sécurité omniprésentes et dotées de l'impunité, ont favorisé le phénomène intégriste. En effet, les courants extrémistes ont occupé le terrain de l'aide sociale, créant des dispensaires, favorisant l'aide au logement, ou lors des catastrophes nationales, se substituant aux autorités de l'État très longues à réagir (séisme de 1992).

Parmi les forces conservatrices, l'université d'Al Azhar joue un rôle essentiel. Son recteur est particulièrement écouté, à l'égal du grand mufti de la République. Lorsque les Français réembarquèrent en 1801, le Cheikh Charquawi alors recteur devenant soudainement nationaliste émit le jugement suivant : « Les Français sont une secte de philosophes qui mettent au-dessus de tout la raison humaine. » Taha Hussein

(*cf. supra*) dans son ouvrage autobiographique *Adib* fait dire aux Azharis : « Celui qui va en France est un infidèle, ou, à tout le moins, un apostat. » Le journaliste algérien Ahmed Selmane en a bien défini les tendances contemporaines (*La Nation* du 15.11.1994) : « El-Azhar est une autre source

en matière d'islamisme. L'université a un statut ambigu qui en fait, aux yeux des islamistes radicaux, le porte-parole du pouvoir et, aux yeux des intellectuels égyptiens, une intolérable source de pression par les anathèmes qu'elle lance de temps à autre. L'actualité, marquée par la tentative d'assassinat du grand écrivain Naguib Mahfouz et la censure d'un film de Youcef Chahine, a relancé la polémique autour du rôle de l'El-Azhar. Mais cette bataille politico-idéologique, menée par les intellectuels, a peu de chances d'être prise en charge par le pouvoir, qui ne peut se permettre de se mettre à dos El-Azhar, un allié de taille face à la montée de l'islamisme. Dans ce domaine, l'ambiguïté n'est qu'apparente car El-Azhar, tout comme les tenants de l'islam politique, prône l'application de la charia. »

L'opposition des Frères Musulmans, dès leur création à Ismailia, se manifeste contre l'occupation britannique et le roi Fouad, leur « allié ». De 1928 à 1966, 236 Frères Musulmans furent exécutés, 1450 condamnés aux travaux forcés, 61 000 interpellés. Le 28 décembre 1948, l'Organisation tua le Premier ministre Nuqrachi Pacha, à un moment où elle comptait un million d'adhérents. En 1949, elle est dissoute et le fondateur Hassan al Banna assassiné. Les « officiers libres » recrutèrent parmi les Frères Musulmans, dont étaient proches Abdelnasser, connu sous le nom de « Abdelkader zaghloul », et Sadate. Mais en 1954, convaincus que le coup d'État de 1953, ne leur donnait pas suffisamment de pouvoir, les Frères Musulmans complotèrent contre Abdelnasser, qui fit pendre leur dirigeant, l'avocat Abdelkader Aouda et brisa net leurs espoirs. Leur programme, exprimé par Al Banna était le suivant : pouvoir remis à un calife – la patrie était l'ensemble du « Dar-al-Islam » ; parlement et liberté de presse inutile ; non-musulmans rejetés dans la marginalité. La classe politique de l'époque avait compris le danger ; l'homme d'État Nahhas Pacha avait déclaré en 1938 : « On a monté un complot en utilisant la religion comme propagande contre le gouvernement » ; il ne faisait que reprendre les réformes du sultan ottoman Abdelaziz en 1868 : « L'État se fonde sur la séparation entre le pouvoir exécutif et les pouvoirs judiciaire, religieux et civil. » Les libéraux d'aujourd'hui rappellent la théorie du maghrébin Ibn Khaldoun (xiv-xv^e siècle) « le contrôle vient de l'action sereine du pouvoir sans qu'il soit besoin de faire intervenir Al Charia. » C'est exactement ce qu'essaient de défendre les gouvernements égyptien et algérien entre autres. Le programme des Frères Musulmans fut complété par Sayed Qoutb (1906-1966), enseignant comme Hassan al Banna, qui après avoir suivi un stage pédagogique aux États-Unis de 1949 à 1951, entra après son retour en Égypte dans l'organisation. Sa théorie de la souveraineté de Dieu « Hakimiyya » va dorénavant être celle de tous les mouvements intégristes et influencer l'imam Khomeyni. Qoutb fut arrêté en 1954 et torturé ; il rédigea en prison *À l'ombre de Dieu*, où on devine également les idées de Maoudoudi, réformateur musulman indien, qui fonda le Jammaat-i-islami en 1941, dont on va faire un grand usage du titre dans tout le monde musulman. C'est de cette époque que date cette inter-influence des futurs courants pakistanais et arabe ; Maoudoudi fut traduit en arabe, et Qoutb en ourdou, turc, malais, etc. Les cinq commandements des Frères Musulmans et des mouvements qu'ils vont intégrer seront à l'image des « cinq piliers »¹.

En 1965, 20 000 Frères se retrouvèrent derrière les barreaux. En 1971, Sadate, qui avait besoin de toutes les forces de la gauche nassérienne, proclama une amnistie générale et Mohamed Hamed Aboul Nasr devint le guide suprême. Son mouvement est devenu un groupe de pression,



Couverture du roman de Naguib Mahfouz : El-Soukariya.



Gamal Abdel Nasser.

toléré et utile, qui, n'ayant pas selon la Constitution le droit de former un parti, a fait élire un certain nombre de députés (une quarantaine) sous les étiquettes des partis autorisés, le Néo-Wafd, le parti du Travail ou le parti Libéral. Son influence s'étend sur les différentes organisations syndicales, avec une nuance d'islam modéré ; il deviendrait un médiateur privilégié, aujourd'hui entre les extrémistes dissidents qui lui reprochent son *aggiornamento* et l'État, si des querelles de succession, à la suite du décès de Omar el Telmessiani (22 mai 1980), et surtout de la maladie de Aboul Nasr, n'opposaient entre eux Sayf-el-Islam al Banna, fils du fondateur, Moustafa Machhour et Maamoun al Houdaiby.

Néanmoins, l'organisation internationale des Frères Musulmans joue un rôle important, à partir de ses bureaux de Munich et de Berlin. Mais en Égypte même, l'émergence de groupes radicalistes, prônant ouvertement la lutte armée contre le pouvoir, conteste la place désormais acquise de manière sereine, par les émules de Hassan al Banna. Le sous-directeur de la rédaction du quotidien *Al Ahrām*, Abdel Ati Mohamed a soutenu en 1994 une thèse consacrée à l'étude des trois mouvements intégristes de l'Égypte, les « Frères Musulmans », le « Jihad » et « Al Takfir Wa al Hegra », dont l'objectif est de parvenir à un changement de société sans suivre les règles du jeu politique, rejetant d'ailleurs toute autre formation politique et réclamant l'application totale de la charia.

Ce fut d'abord l'Organisation de la libération islamique (« Tahrir ») qui en avril 1974, déclencha un mouvement insurrectionnel à l'académie militaire. Puis le mouvement Takfir ou Higrā, fondé par un ingénieur Choukri Ahmed Moustafa, assassina d'abord le ministre des biens religieux, cheikh Mohamed al Dhahabi, avant de s'installer sur les campus universitaires, où il réalisa une action sociale efficace, mais doublé d'endoctrinement ; en échange d'une terre islamique imposée (stricts voiles pour les étudiantes, port de la barbe et assistance aux prières publiques pour les hommes), le Takfir organisa un système (gratuit) de transports réservés aux étudiantes qui se voyaient également retenir des places dans les amphithéâtres, la distribution de polycopiés, l'allocation de bourses et de soins sans frais. Ainsi le Takfir gagna les élections à l'Union des Étudiants. Mais son allusion à l'« anathème » (Takfir) ne s'applique pas seulement au pouvoir mais à l'ensemble de la société.

Comme l'avait entrepris l'organisation des Frères Musulmans dans la période initiale les attentats furent dirigés contre des personnalités de l'État. Le plus célèbre est celui dirigé contre le président Sadate, le 6 octobre 1981, qui fut assassiné durant une parade militaire, acte qui exigeait un certain nombre de complicités au plus haut niveau. Puis le président du Parlement Riffaat el Manghoub, le ministre de l'Intérieur Hassan al Alfi, le Premier ministre Atef Sidki. Certes des éléments extérieurs se sont ajoutés, le rôle joué par les « afghani », comme en Algérie, ces volontaires recrutés par des bureaux palestiniens, installés en Arabie Saoudite, et qui devaient se rendre au « Jihad » de l'Afghanistan au secours des musulmans attaqués par les Soviétiques ; beaucoup d'entre eux s'arrêtèrent au Pakistan, à Peshawar, où ils furent surtout entraînés à créer une déstabilisation dans leur propre pays, au Liban, au Yémen, en Syrie, pour ne citer que quelques cas. Mais aussi en Europe, et, bien sûr en Amérique.

Anouar el-Sadate.

En Égypte, la visibilité réislamisée se voit d'abord dans les vêtements féminins où le *Hijab* (tenue islamique stricte) est porté aussi bien dans les établissements scolaires et universitaires que dans les bureaux, les hôpitaux, à l'usine (les poupées elles-mêmes sont vendues vêtues ainsi). Les prêches ou les émissions télévisées et radiophoniques occupent le petit écran plusieurs fois par jour, avec des tribuns religieux et caustiques célèbres comme le cheikh Charraoui, recommandant aux femmes de ne pas aller travailler ou de se rendre dans les endroits publics, lorsque c'est indispensable, que strictement voilées... Les transports en commun ont introduits de la ségrégation, le premier wagon du métro est voué au seul gynécée ; un homme qui y pénètre y paiera une amende de 10 £ (20 FF). Les cassettes des cheikhs, Omar Abdelkafi, Omar Abdel Rhaman (*cf. supra*) ou Kichk, commentant le Coran ou donnant des conseils sont très diffusées. Des avocats des Frères Musulmans se sont spécialisés dans les affaires relevant de la *Hesba*, concept selon lequel tout musulman peut intenter un procès contre quiconque porterait atteinte aux principes de l'islam. C'est ainsi que l'universitaire Nasser Abouzeid fut condamné au divorce pour « apostasie » par la justice égyptienne actionnée par un plaignant (en fait un de ses aimable collègues) pour avoir dans sa *Critique du discours religieux* soutenu que la lecture actuelle des textes coraniques était instrumentalisée et viciée par les pouvoirs en place. Mahfouz Al Ansari, rédacteur en chef du populaire quotidien *Goumhouriya* qui avait osé attaquer ces avocats islamistes a été condamné à la prison. Dans le domaine littéraire, la réédition des textes complets des *Mille et une nuits* confisqué en 1985, est toujours expurgée, comme l'ouvrage mystique d'Ibn Arabi *Les Victoires de la Mecque*, ou les œuvres de Jebran Khalil Jebran ; Haydar Haydar, romancier syrien, a vu la réédition en 2000, au Caire, de son roman publié à Beyrouth en 1983 *Un Festin d'algues*, interdite, l'ouvrage ayant été trouvé « mécréant, impie » par l'université d'Al Azhar qui intervient constamment pour faire saisir les œuvres des romanciers égyptiens. La chasse aux sorcières s'étend aux cinéastes, comme Youssef Chahine pour ses deux films contestataires *L'Émigré* mettant en scène le « Joseph » du Coran et celui sur Avicenne, victime médiévale de l'Inquisition islamique. L'actrice Yousra, apparue dans le film *Les Oiseaux de la nuit* en tenue légère, dut subir un procès ; les séries égyptiennes destinées à être vendues en Arabie s'autocensurent et les comédiennes semblent soudain gagnées par le voile, symbole du repentir (Aziza Rachid, en 1994, après vingt ans de carrière déclara au journal saoudien *Daoua* qu'elle se pliait aux préceptes de la charia et renonçait à son métier, tout en ajoutant qu'elle n'avait reçu « aucune rémunération des Saoudiens » – sic –).

On le voit bien, la situation n'est pas facile pour ces nombreux citoyens égyptiens, se battant le dos au mur pour leurs droits à exprimer un concept différent de la version monopolisante officielle de l'islam, considéré comme un tout (religion et culture). L'on ne peut que saluer leur vaillance à vouloir conserver à leur pays une vocation traditionnelle pour les choses de l'esprit et les grands débats dont dépend le sort de notre civilisation.

Un colloque récent a été tenu au Caire pour distinguer la civilisation musulmane des dérives politiciennes que des extrémistes voudraient imposer à l'immense majorité des citoyens des pays musulmans. C'est pourquoi nous continuerons d'être aux côtés de nos amis égyptiens dans ce qui fait la fierté de leur passé, la culture de leur présent, leur participation à un avenir commun, méditerranéen, universel. ■

1. « Dieu est notre but, le prophète notre modèle, le Coran notre loi, le Jihad notre vie, le martyr notre vœu. »